

CINÉMA Avec «Sommeil d'hiver», Palme d'or au dernier Festival de Cannes, Nuri Bilge Ceylan signe un beau film introspectif inspiré de Tchekhov. Rencontre avec le réalisateur turc.

La vérité au tréfonds de l'âme

PROPOS RECUEILLIS À CANNES PAR
CHRISTIAN GEORGES

Cinéaste exigeant (abscons diront ses détracteurs), comparé à Bergman et Antonioni, Nuri Bilge Ceylan se distinguait jusqu'ici par un cinéma d'auteur plutôt sévère, avare de mots, usant de longs plans esthétiquement très travaillés pour raconter la faillite d'un couple (*Les Climats*), la dislocation d'une famille (*Les Trois singes*) ou pour s'interroger sur la condition humaine dans un polar métaphysique (*Il était une fois en Anatolie*) que n'aurait pas renié un Theo Angelopoulos, dont Bilge Ceylan pourrait être le cousin turc.

Plus classique formellement et moins distant dans son rapport aux personnages, *Sommeil d'hiver* est certainement le film le plus accessible du cinéaste, malgré sa durée de trois heures seize. Le temps, pour ses protagonistes, de lutter. Contre le désamour qui guette. Avec leurs rancœurs recuites et leur mauvaise conscience de parvenus ou de dominés impuissants. Lauréat de la Palme d'or à Cannes, Nuri Bilge Ceylan s'est mis en tête de réécrire Tchekhov. Entretien.

Photos.
En salles dès mercredi prochain, *Sommeil d'hiver* de Nuri Bilge Ceylan (en médaillon) est un film certes pessimiste mais d'une bouleversante et salutaire lucidité.
TRIGON-FILM



Dans vos longs métrages précédents, les personnages exprimaient beaucoup par leurs silences. Pourquoi avoir donné une place prédominante à la parole dans *Sommeil d'hiver*?

Nuri Bilge Ceylan: Je voulais me mettre au défi du dialogue, que j'aime beaucoup, au théâtre notamment. Ce qui exige une préparation particulière: il faut choisir des acteurs capables de s'approprier un texte touffu, très littéraire. Impossible de prendre des amateurs!

Comment travaillez-vous avec votre épouse et scénariste Ebru?

– On se dispute en permanence. Chacun veut mettre ses propres mots dans le dialogue. Ma femme excelle dans l'écriture de scénarios. Je n'arriverais pas à un tel résultat sans elle. Pour ce film, nous nous sommes basés sur plusieurs nouvelles d'Anton Tchekhov, que nous avons complètement réécrites.

Les dialogues permettent au personnage masculin Aydin de régler ses comptes avec sa femme et sa sœur. Voyez-vous le travail d'écriture comme un processus similaire?

– Ces gens se connaissent extrêmement bien. Ils savent donc quels sont leurs points faibles, dans quelle plaie remuer le couteau. Ce que mes proches savent aussi faire dans ma vie personnelle (*sourire*).

Vos personnages suscitent un sentiment de culpabilité ou de honte, car ils



expriment volontiers l'arrogance, la mesquinerie, voire la cruauté...

– Ma vision de l'humanité est assez pessimiste, je le reconnais. Mais sans pessimisme, pas d'optimisme possible. Je cherche la vérité en sondant mon âme. C'est une forme de thérapie pour moi aussi. Impossible de supporter la vie sans se confronter à l'amère vérité. Si on la regarde en face, elle ne fait plus souffrir autant.

La photographie et le cinéma peuvent-ils apporter un soulagement?

– Le cinéma surtout, qui permet d'exprimer les vérités les plus secrètes. Sur ce terrain-là, il égale la littérature. La photo ne possède pas une capacité d'expression de l'âme aussi puissante.

Aydin se plaît à dire qu'il est le roi d'un tout petit royaume. Pourquoi adopter son point de vue?

– Il éprouve des sentiments propres aux gens de mon âge – j'ai 55 ans. C'est une tragédie de sentir, très nettement, que la vie vous échappe, quoi que vous fassiez. Cela rend mélancolique et peut aussi conduire à une forme de cynisme.

Au vu des tensions qui ont agité la société turque ces derniers mois, avez-vous envisagé de donner une tournure résolument politique à votre propos?

– Absolument pas. Les clivages entre intellectuels et gens du peuple qui apparaissent dans *Sommeil d'hiver* se retrouvent dans n'importe quel pays. Cela dit, comme artiste, j'ai la possibilité d'avoir une certaine influence, de peser sur le débat de société. Je sais combien un livre ou un film

peut changer votre vie. C'est ce qui m'est arrivé avec Dostoïevski. Le théâtre politique est trop limpide, plus proche du journalisme que de l'art. Je préfère les sujets ambivalents. Je m'intéresse à ce qu'il y a sous la surface des choses.

Pourquoi cette mention du sommeil dans le titre?

– Le philosophe russe Gurdjieff dit que le propre de l'être humain est d'être assoupi. Parfois, il arrive pourtant qu'on se réveille... J'avais repris cette notion dans un dialogue qui a sauté au montage, mais le titre est resté. Mes distributeurs m'ont poussé à le changer, mais je tenais à cette provocation: accoler le mot «sommeil» à un film aussi long.

La Liberté

Petits séismes existentiels

Tourné dans les splendides paysages de Cappadoce, *Sommeil d'hiver* raconte quelques jours de la vie d'Aydin, ancien acteur de théâtre retiré dans l'hôtel familial qu'il gère avec sa sœur et sa jeune femme. Dans cette région montagneuse pauvre et isolée, son statut de propriétaire terrien lui assure un revenu confortable mais aussi pas mal de jalousies et d'inimitiés larvées. Un caillou dans un pare-brise, signe de tensions sociales occultées, déclenche une série de petits séismes existentiels chez ce moderne hobereau soudain pris à partie par ses proches, qui mettent en cause sa suffisance intellectuelle et son absence d'empathie: «Tu es un homme cultivé, honnête et juste, mais tu utilises ces qualités pour étouffer les autres», lui lance son épouse frustrée dans l'un des longs dialogues tchekhoviens (ou bergmaniens) qui constituent le cœur du film. Des conversations d'abord inoffensives, entre gens de bonne compagnie, qui se muent en affrontements verbaux d'une terrible violence psychologique, derrière un vernis de tolérance qui se craquèle jusqu'à disparaître totalement.

Dans cette œuvre d'une renversante beauté formelle (chaque plan est composé comme un tableau), le réalisateur turc dévoile avec une rigueur féroce les moindres failles morales et intellectuelles de ses personnages. Traquant la vérité jusqu'au plus profond des âmes, il ne laisse que peu de crédit à Aydin – magnifiquement interprété par Haluk Bilginer, acteur de théâtre très connu en Turquie. Ce dernier perd peu à peu de sa superbe jusqu'à une (im)pitoyable scène de soûlerie qui l'achève littéralement aux yeux du spectateur, tandis que sa jeune épouse subit, elle aussi, une terrible humiliation de la part d'une famille démunie qu'elle voulait aider... Tout sauf ennuyeux, *Sommeil d'hiver* est un grand film humaniste, beau et cruel, certes pessimiste mais d'une salutaire et bouleversante lucidité.

ERIC STEINER/LIB

ESSAI • «LE DÉCOLLAGE ÉCONOMIQUE DE L'AFRIQUE» DE JEAN-CLAUDE TCHATCHOUANG

Plaidoyer pour une émergence organisée

Conseiller principal de l'administrateur chargé de plusieurs pays de la zone Afrique à la Banque mondiale, l'économiste et statisticien camerounais Jean-Claude Tchatchouang publie *Le Décollage économique de l'Afrique*. Thuriféraire des concepts et des mesures austères des institutions issues des accords de Bretton Woods (signés il y a septante ans, dans le New Hampshire, aux États-Unis) ou observateur pragmatique et très avisé de la marche de nouvelles nations vers la globalisation? Ce livre, écrit dans une langue simple et directe, vise le grand public et ne rebuttera pas l'érudit en quête de statistiques et d'analyses macroéconomiques.

Né en décembre 1958 à Mbalmayo (Sud-Cameroun), l'auteur résume en deux grands cycles la situation de l'économie africaine post-indépendance en général et subsaharienne en particulier. Ces deux cycles, d'une durée quasi identique,

vont de la planification comme outil privilégié de pilotage économique (de 1960 à 1980) à la réforme aux forceps (de 1990 à 2010). La planification s'est fracassée sur les chocs pétroliers de 1973 et 1979 et s'est amplifiée sous l'effet négatif du renchérissement des taux d'intérêt. C'est donc une Afrique exsangue, désertée par les investissements étrangers, qui subit mécaniquement une décroissance accentuée par l'absence d'une industrie de transformation et l'omnipotence d'une économie de la rente. «La valeur ajoutée tombe ainsi à un taux de 9 % alors qu'il était de 2,7 % pour l'Asie et de 6 % pour l'Amérique latine.»

D'où, note Jean-Claude Tchatchouang, le temps des réformes (d'ajustement structurel tant décrié), qui appelleraient la mise en œuvre de politiques publiques rectificatives. Elles visent à soulager les États du poids du service de la dette et à réaliser une désadministration de l'économie, mise sous haute tension par un personnel dépassé et en déphasage avec les attentes d'une nouvelle classe moyenne.

Cet argument de l'économiste est intéressant à suivre, d'autant qu'il s'appuie sur la forte croissance de la population africaine; approchant le milliard d'habitants, de plus en plus urbanisée et scolarisée, elle est sensible à la

diversification des produits et des offres du marché. La séquence réformatrice n'a pas simplement correspondu à une analyse comptable de l'économie, assure l'auteur, mais à un projet de croissance soutenue et à un objectif de lutte contre la pauvreté. C'est cette stratégie de développement équitable que Jean-Claude Tchatchouang met en évidence et dont il préconise l'approfondissement.

Il indique que le Nigeria et l'Afrique du Sud sont les «lions» de l'économie du continent, mais que des pays comme le Mozambique, le Botswana, la Namibie, le Malawi ou l'île Maurice montrent que la sortie de l'économie de la rente, au profit d'un soutien aux technologies de l'information et de la communication en tant que moteurs de croissance, n'est pas une vue de l'esprit. «C'est avec des atouts humains, souligne l'économiste, une politique de diversification et un investissement dans les infrastructures que les États soutiendront la nouvelle prospérité africaine.» Plaidoyer pour une émergence organisée, cet ouvrage détricote les idées reçues et bat en brèche les thèses de l'afro-pessimisme.

EUGÈNE EBODÉ

JEAN-CLAUDE TCHATCHOUANG, *LE DÉCOLLAGE ÉCONOMIQUE DE L'AFRIQUE*, ÉD. L'HARMATTAN, 2014, 212PP.